

celui-ci avaient coûté la vie à 93 % de leurs coreligionnaires européens ?

La clé de l'âme

La mention de cette arithmétique comparée eût été plus significative, au plan historique, que les anecdotes tel le «brouillon» de lettre de Bernard Ménétreil (p. 187) ou l'affirmation gratuite d'un quidam selon lequel Pétain «savait» (p. 188). Mais que savait-il ? L'ambiguïté règne et nuit à l'étude. Car une somme de points d'interrogation et d'anecdotes ne peut permettre de pénétrer dans le secret de l'âme du personnage dont on se propose d'être le biographe. Et l'âme, ce grand mot selon Troyat, demeure la clé de toute biographie.

Je vous prie de recevoir, Madame, mes respectueux hommages.

Jacques le Groignec

PS. La locution «sauf à» suivie d'un infinitif figure à l'antépénultième ligne de la péroraison de votre dernier chapitre (p. 383). Son emploi est fautif. Car «sauf à croire» ne signifie pas «à l'exclusion de croire», mais au contraire, «sous la réserve de croire».

C'est ainsi, par exemple, que le paragraphe II de l'article 1^{er} de la Déclaration des droits de l'homme du 26 août 1789, précise ce sens littéraire confirmé depuis 1694 par l'Académie française. Il stipule que «*tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi*».

* Publié aux Nouvelles Editions Latines dans mes ouvrages : *Pétain et les Allemands* (p. 352) - *Pétain et De Gaulle* (p. 276) - *Pétain, Face à l'Histoire* (p. 201).

Le PÉTAIN, de Jean Marbœuf, et l'ŒIL DE VICHY, de Claude Chabrol, furent en 1993, les dernières contributions cinématographiques au procès toujours recommencé du «Régime de Vichy». Mais il arrive que les films se retournent contre les intentions de leurs auteurs.

LES FANTÔMES DE VICHY

par Norbert Multeau

Norbert Multeau fut de 1976 à 1998, le critique cinématographique de l'hebdomadaire *Valeurs Actuelles* et du mensuel *Le Spectacle du Monde*. Il vient de publier sous le titre, *Les caméras du diable, un choix de ses chroniques d'alors, regroupées aujourd'hui en un volume (1) autour de thèmes liés à l'actualité. Son propos est de montrer – il le fait avec un grand talent et beaucoup de profondeur – à partir d'un ou plusieurs films réalisés sur un même sujet, comment celui-ci a été évoqué et comment son traitement reflète et influe sur l'évolution des mœurs et des courants de pensée.*

La table des matières va de la fracture sociale à la dégradation du sentiment religieux en passant par les perversions, le racisme, la guerre, le politiquement correct, et... par le «Régime de Vichy». C'est ce chapitre particulier que nous reproduisons ci-après avec l'amical agrément de l'auteur et pour une instructive remise en mémoire.

Le maréchal Pétain a été jugé et condamné par la Haute Cour en août 1945. Mais il y a des condamnés qui ne le seront jamais assez. Le cinéma refait périodiquement le procès Pétain, directement ou à travers des films sur l'Occupation et la collaboration : *Le Chagrin et la Pitié* (1969), de Marcel Ophüls ; *Section spéciale* (1974), de Costa-Gavras ; *Lacombe Lucien* (1974), de Louis Malle ; *La Prise du pouvoir par Philippe Pétain* (1980), de Jean Chérasse. Et voici, coup sur coup en 1993, *L'Œil de Vichy*, de Claude Chabrol, et *Pétain*, de Jean Marbœuf.

«*Le pétainisme n'a jamais été jugé*», dit un carton placé à la fin du film de Marbœuf. Ce nouveau procès de Pétain se voudrait donc surtout un procès du pétainisme, c'est-à-dire, selon le réalisateur et son producteur Jacques Kirsner, du «*fascisme à la française*».

Quand le film était encore à l'état de projet, Kirsner disait vouloir l'entreprendre parce qu'il s'inquiétait «*d'une pétainisation de la vie politique et intellectuelle de notre époque*».

– *Mon ambition, affirmait-il, est de raconter l'histoire d'un régime fasciste français qui s'est installé à Vichy à la défaite, de faire un film antipétainiste qui présente le régime*



de Vichy comme la revanche contre le Front populaire, contre la démocratie, contre la République.

(1) «Les caméras du diable», par Norbert Multeau. 261 pages, 23 euros. Editions Dualpha – Centre MBE 302 : 69, boulevard Saint-Marcel – 75013 Paris.



Une autre image que celle, ambiguë, donnée par le livre de Mme Vergez-Chaignon

Bureau de Documentation du Maréchal

«Tirer

la sonnette d'alarme»

Il est intéressant de noter que ce film sort au lendemain de la déroute électorale de la gauche et de rapprocher ce que dit Kirsner de ce que disait Jean Chérasse en février 1980, au moment de la sortie de son film, *La Prise du pouvoir* par Philippe Pétain :

– *Il m'a semblé important de réaliser ce film au lendemain de l'échec électoral de mars 1978. Son but est de tirer la sonnette d'alarme. Aujourd'hui encore, le fascisme, consécutif à la désunion de la gauche, menace. Il ne s'agit pas tant de remettre en accusation un homme qui incarne depuis trente-cinq ans la mauvaise conscience des Français, mais d'analyser et de critiquer les pesanteurs d'une société encore tout entière immergée dans ce qu'il faut bien appeler un néo-pétainisme.*

En fait, le Pétain produit par Jacques Kirsner devait se faire en 1987 (pour sortir en 1998, à la fin du premier septennat de François Mitterrand), avec Alain Corneau comme réalisateur et Gilles Perrault comme scénariste. Pendant cinq ans, Kirsner a vainement tenté d'intéresser les partenaires financiers à son projet.

– *Je faisais peur, dit-il, et c'est bien normal : Pétain est un sujet tabou. Toutes les élites françaises sont encore mouillées avec Vichy. Elle tremblent. J'ai voulu faire ce film parce que j'en ai assez de lire tous les ans dans la presse, qu'un préfet est allé déposer une gerbe sur la tombe de Pétain à l'île d'Yeu, au nom du chef de l'État. J'en ai marre de*

la fiction des deux Pétain, le bon, celui de Verdun, et le mauvais, celui de Vichy. Si Hitler avait été général en 14-18, est-ce qu'on tolérerait que l'Allemagne continue à honorer l'Hitler de la Grande Guerre ?

Et il ajoute :

– *J'aurais eu plus de chance si j'avais fait un film favorable à Pétain.*

Un financement d'ordre public

Finally, c'est le service public (France 2 et Canal +) qui s'est engagé dans cette production de 62 millions de francs, avec l'aide des anciens ministres Jack Lang et Michel Charasse. Le réalisateur est Jean Marbœuf, un anarchiste inclassable (*Monsieur Balboss, Grand Guignol, Voir l'éléphant*). Mais le maître d'œuvre a été Jacques Kirsner, qui n'entendait pas se limiter au rôle de producteur, mais se voulut aussi «historien» et scénariste. Une personnalité surprenante.

De son vrai nom Charles Stobnicer, il était plus connu dans les années 1960-1970 comme agitateur gauchiste, sous le nom de Charles Berg. Ce responsable trotskiste fut notamment le principal dirigeant de l'Organisation communiste internationale (OCI), dissoute en 1968, puis celui de l'Alliance des jeunes pour le socialisme (AJS) et de l'Alliance des étudiants révolutionnaires (AER). Il est le scénariste d'un film violemment antimilitariste d'Yves Boisset, *Allons z'enfants* (1981), le producteur de *L'Orchestre rouge* (1989),

de Jacques Rouffio, mais aussi celui de *Diên Biên Phu* (1991), de Pierre Schoendoerffer, hommage aux héros tombés au cours de cette terrible bataille, tout en déclarant que s'il en avait eu l'âge à l'époque, il «aurait milité pour l'indépendance du peuple vietnamien, donc pour sa victoire sur la France».

Dans le climat actuel de polémiques entretenues autour des «années noires» (affaires Touvier, Bousquet, Papon, commémoration de la rafle du Vel'd'Hiv, gerbe du président de la République sur la tombe du vainqueur de Verdun), il semblait déjà impossible d'évoquer, de manière impartiale et sereine, le régime de Vichy et deux personnalités aujourd'hui aussi honnies que Pétain et Laval.

«Toutes les élites du pays»

Dès avant le début du tournage, le producteur et le réalisateur, espérant sans doute susciter controverses et polémiques, avaient multiplié les déclarations provocantes.

– *Ce que le film raconte, disait Jacques Kirsner, ce n'est pas tant l'histoire du gouvernement Pétain, c'est surtout le ralliement de toutes les élites du pays au Maréchal : tous les magistrats sauf un, tous les préfets sauf deux ou trois, tous les directeurs d'administration centrale. C'est ça la particularité française. Et ces gens ont continué à exercer après la Libération, avec des complicités de toute nature...*

– *Si j'ai accepté de réaliser ce film, disait pour sa part Jean Marbœuf, ce n'est pas seu-*

Un documentaire
auquel
on ne peut
faire dire
ce qu'il
ne dit pas...





Silence vidéo !

Cette chronique de Robert Multeau laisse à penser pourquoi les films «Pétain», de Jean Marboeuf, et «L'Oeil de Vichy», de Claude Chabrol ont été retirés sans explications, du catalogue des vidéo-cassettes proposées au public.

«Elles ne sont plus rééditées», se borne-t-on à répondre à ceux qui cherchent aujourd'hui à se les procurer.

S'agit-il d'une coïncidence ? On rapporte que lors de la présentation de «L'Oeil de Vichy», Simone Weill avait quitté la salle de projection, en cours de séance, estimant que le film se révélait être une oeuvre de propagande pétainiste...

Nous serions reconnaissants à nos lecteurs en possession d'un enregistrement de ces films, de bien vouloir se faire connaître. Merci

lement pour montrer qui était Pétain. C'est la fresque qui m'intéresse : comment ces gens sont-ils devenus de telles crapules ? Ils vivaient en autarcie, coupé de toute réalité, et ils voulaient garder leurs prérogatives. Ayant commencé dans la lâcheté, ils ne pouvaient s'en sortir qu'en étant de plus en plus lâches.

Est-ce le manque de moyens, ou l'incapacité à les mettre en scène, ou encore le changement d'optique en cours de réalisation, mais le résultat est très en retrait des intentions initiales. Malgré 167 rôles, la fresque annoncée sur «une société en décomposition» s'est resserré sur le «microcosme» qui hantait les couloirs de l'hôtel du Parc à Vichy. Un théâtre en boîte qui n'offre guère matière à polémique.

La débâcle bâclée

Quant à la reconstitution «d'époque», la déception est grande : la débâcle est bâclée, et le débarquement se réduit à l'apparition symbolique d'un drapeau américain. Destiné au grand écran, ce film semble avoir été conçu pour le petit (il existe d'ailleurs en deux versions, l'une d'une heure cinquante pour le cinéma, l'autre en deux épisodes de quatre-vingt-dix minutes pour la télévision). Le scénario, écrit par Alain Riou, journaliste au *Nouvel Observateur*, s'inspire de deux livres : le *Pétain*, de Marc Ferro, et le *Laval*, de Fred Kupferman.

Marc Ferro, historien de l'école des Annales, disciple de Fernand Braudel, a eu l'ambition de reconstituer de façon complète la période 1940-1945, période ambiguë s'il en fut, mais qui l'est encore plus dans ce livre où tout devient d'une logique tortueuse.

Si le film est plus simple, il n'est pas plus clair. Il ne peut esquiver les points de passages obligés (la défaite, l'exode, l'armistice, les pleins pouvoirs et les actes de gouvernement), mais il présente des lacunes et des ellipses qui taillent si bien dans la matière historique que rien n'est expliqué et encore moins démontré. Les causes du régime de Vichy sont escamotées au profit des conséquences : la France coupée en deux, dont l'illustration symbolique est l'intrigue romanesque qui unit un couple d'amoureux : elle est employée à l'hôtel du Parc, lui a choisi la Résistance et la clandestinité.

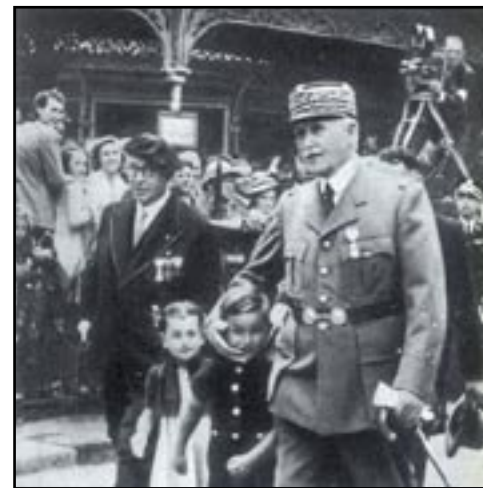
Le film est en tout cas impuissant à expliquer pourquoi tout un peuple en vint à ouvrir une parenthèse sur ses «traditions républicaines» pour se jeter dans les bras d'un «homme providentiel».

Ni pourquoi la gauche – l'Assemblée du Front populaire – permit qu'on appelle un Pétain, que le film présente comme un militaire d'extrême droite, antiparlementaire, antisémite et admirateur du «général» (*sic*) Salazar, comme sauveur.

Moins monstrueux que voulu

Sans contredire tout à fait l'idée que Pétain fut un bouc émissaire, victime de ceux qui «ont essayé de refiler à un vieillard presque centenaire l'ardoise de toutes leurs erreurs», les auteurs dressent du Maréchal un portrait qui n'est pas celui d'un monstre, ni d'un traître, ni même d'un homme autoritaire, mais celui d'un vieil homme que le hasard a placé là, la nécessité faisant le reste : ils le dépeignent comme vaniteux et velléitaire, à la fois rusé et naïf, porté par les événements comme un bouchon par le courant, égaré dans la collaboration non par traîtrise mais par pusillanimité, dont le souci constant est d'éviter des souffrances à ses compatriotes, mais qui s'avère impuissant à résister à son «âme damnée» : Laval.

La plus grande partie du film se résume en un duo «infernale» Pétain-Laval. Et une impression domine peu à peu : le personnage de Laval, magnifique spécimen de maquignon de la politique, superbement interprété



>>> Suite de la page 27

par Jean Yanne, est plus intéressant que celui de Pétain. D'un cynisme sans faille, le chef du gouvernement va jusqu'au bout de ses convictions et de ses engagements avec une lucidité et un courage qui forcent l'estime.

La tendance naturelle de tout acteur est de «défendre» son personnage. Jean Yanne défend Laval :

– *Je crois, dit-il, que Laval a été un peu plus droit que les autres. Au milieu de l'engourdissement général, il avait la franchise et la rudesse d'un politicien qui fait de la politique et rien d'autre. Roublard, mais cohérent avec sa ligne de conduite, il avait toujours voulu faire l'Europe avec les Allemands et il est allé au bout de son idée. Contrairement à Pétain, il n'était pas antisémite. Ce ne serait pas difficile de le rendre sympathique...*

La sympathie de Dufilho pour le vieux Chef

Le choix de Jacques Dufilho pour jouer le Maréchal est plus surprenant de la part de la production, l'acteur n'ayant jamais caché ses convictions de monarchiste légitimiste et sa sympathie pour le vieux chef. Sans doute ce choix fut-il guidé essentiellement par la ressemblance. Couronne de cheveux blancs autour d'un crâne luisant, moustache blanche, l'œil bleui par des lentilles spéciales, l'uniforme militaire ou le costume croisé gris rayé, le pas hésitant, guidé par une canne, Dufilho est stupéfiant de naturel. Il a pourtant beaucoup hésité.

– *Parce que ce genre de rôle, c'est la mort d'un comédien, dit-il. Pour l'avoir accepté, on va me condamner à mort. On dira longtemps : «Tiens, c'est lui qui a joué Pétain».*

S'il a finalement accepté, c'est pour défendre lui aussi le personnage.

– *Il a pris ses responsabilités, dit-il, je prends les miennes pour défendre ce qu'il a défendu. Il était fatigué, mais il a voulu rester jusqu'au bout. Il fallait du courage pour cela. Je ne pense pas que c'était un lâche.*

À la revue *Enquête sur l'Histoire*, Dufilho confiait pendant le tournage : *«De l'équipe du film, je suis le seul à avoir vécu cette époque. Ayant vu et entendu Pétain, j'essaie de m'en rapprocher le plus possible et d'éviter la caricature. En 1940, l'armistice*



Quand il ne recourt pas à la fiction, le cinéma est bien impuissant à montrer le Maréchal et Pierre Laval comme les personnages d'un «duo infernal».

France telle que Pétain et le régime de Vichy ont voulu qu'on la voie». Le cinéaste ne s'embarrasse pas de nuances :

– *Pétain, dit-il, est un personnage ignoble, un salaud immonde. Il n'a jamais eu un moment de dignité humaine. Personne ne peut le trouver sympathique en regardant ce film.*

Il pensait, en effet, que les images se suffiraient à elles-mêmes. Dans une masse de documents, elles avaient été soigneusement choisies pour montrer «l'énorme pitrerie sanglante que fut le régime de Vichy» et le «monstrueux étalage de mensonges et de mauvaise foi» que fut sa propagande.

Le résultat n'est pas du tout ce que Chabrol espérait. Hormis les séquences de propagande antisémite, qui s'apparentent au délire célinien (et qui ne relèvent d'ailleurs pas de Vichy mais sont extraites du film allemand *Le Juif éternel*, datant de 1939, ce que Chabrol se garde bien de préciser), le montage ne provoque pas la répulsion annoncée, mais plutôt un crève-cœur. Il apparaît comme la chronique d'un temps où il était plus difficile de savoir où était son devoir que de le faire, et où il valait mieux prendre les choses comme elles étaient que comme on aurait voulu qu'elles soient.

...des images très convaincantes

Il faut toujours voir un film, quel qu'il soit, sans préjugés. Exception à la règle : il faut aller voir celui-ci caparaçonné d'idées reçues et de contre-propagande résistancialiste pour épouser les idées de son auteur. Faute de quoi, un spectateur non averti sort de la projection convaincu que le gouvernement de Vichy a fait ce qu'il pouvait pour atténuer les malheurs de la France, et que le Maréchal a fait preuve de dignité et d'humanité.

Même à la lumière de l'Histoire, il est difficile de faire dire à ces images ce qu'elles ne disent pas, le contrepoint des brefs commentaires de deux historiens pourtant emblématiques de l'école antivichyste, Jean-Pierre Azéma et Robert Paxton (commentaires dits en voix «off» par Michel Bouquet) étant bien incapable d'apporter la preuve qu'elles sont mensongères.

Norbert Multeau
(Mai 1993)

Avec l'Œil de Vichy...

Le hasard veut que la même mésaventure soit arrivée à Claude Chabrol avec *L'Œil de Vichy*. Ce film est un montage de bandes d'actualités diffusées en France de 1940 à 1944. Mais, à la différence du film de Marcel Ophüls, *Le Chagrin et la Pitié* (1969), qui mêlait documents et témoignages, Chabrol utilise exclusivement des documents bruts de cette période, accompagnés de leur commentaire d'origine, son but étant de «montrer la

Secrétariat Général à l'Information - Etat français